

Prédication du jour

Matthieu 10,26 b-33 :

26I n'y a rien de voilé qui ne doive être révélé, rien de caché qui ne doive être connu. 27Ce que je vous dis dans les ténèbres, dites-le en plein jour ; ce qui vous est chuchoté à l'oreille, proclamez-le sur les toits en terrasse. 28Ne craignez pas ceux qui tuent le corps et qui ne peuvent tuer l'âme ; craignez plutôt celui qui peut faire disparaître et l'âme et le corps dans la géhenne. 29Ne vend-on pas deux moineaux pour un as ? Cependant il n'en tombe pas un seul à terre indépendamment de votre Père. 30Quant à vous, même les cheveux de votre tête sont tous comptés. 31N'ayez donc pas peur : vous valez plus que beaucoup de moineaux.

32Quiconque donc se reconnaîtra en moi devant les gens, je me reconnaîtrai moi aussi en lui devant mon Père qui est dans les cieux ; 33mais si quelqu'un me renie devant les gens, je le renierai moi aussi devant mon Père qui est dans les cieux.

Frères et sœurs,

Si j'étais honnête, je commencerais par compter. Non pas mes cheveux sur la tête, ce serait trop rapide, mais comme vous, peut-être, en arrivant ce matin : combien sommes-nous... qui n'est pas venu, qui manque depuis l'an dernier. Nous le faisons parfois sans le dire. Et derrière ce comptage, il y a un mot qu'on ne prononce pas beaucoup à l'église : la peur. La peur d'être trop peu nombreux, de ne plus savoir transmettre, de voir s'éteindre ce qu'on a reçu.

Lors de la récente soirée de prière œcuménique, nous avons proposé de déposer nos peurs devant le Seigneur et les craintes des participants pouvaient être rassemblées en trois inquiétudes : celle des guerres actuelles ou à venir, celle d'une planète abimée, enfin, la peur que nos enfants et nos petits-enfants n'aient pas la foi...

Eh bien, c'est avec cette dernière peur que nous fêtons aujourd'hui la Réformation. Parce que la Réformation n'est pas née du courage d'un homme. Elle est née de la peur d'un homme. Luther, jeune moine, était terrorisé à l'idée de ne pas être sauvé, au point que ses supérieurs ne savaient plus comment le calmer. Ce qui l'a libéré, ce n'est pas une force et un courage qu'il aurait trouvés en lui, c'est de découvrir qu'il reposait déjà sur quelque chose qu'il n'avait pas posé. Nous y reviendrons.

Écoutons d'abord Jésus. Il envoie ses disciples en mission, et vous remarquerez qu'il ne leur dit pas : « Soyez courageux. » Il leur dit : « Ne craignez pas. » Il le répète trois fois en quelques lignes. Et chaque fois, il donne une raison.

Première raison : rien n'est caché qui ne doive être connu. Ce qui est dit à l'oreille, dans l'intimité, doit pouvoir être dit sur les toits. L'Évangile n'est pas un secret de famille. Il n'a pas à être défendu comme une forteresse, il a à être dit.

Deuxième raison, la plus étonnante : il y a une crainte qui libère des autres. Ce que nous craignons le plus finit par devenir notre dieu. Luther l'avait compris en commentant le premier commandement : on a pour dieu ce à quoi l'on donne son cœur. Quand la peur du déclin, ou de l'opinion, ou de la prochaine mauvaise nouvelle, prend toute la place, elle devient un autre dieu. Et Jésus nous dit : il n'y en a qu'un. Un seul à qui faire confiance, et celui-là n'est pas une menace, c'est un Père.

Troisième raison, et j'y tiens : les moineaux. Savez-vous ce qu'ils étaient à l'époque ? La viande des pauvres, ce qu'on trouvait de moins cher au marché, pour une toute petite pièce. Et Jésus dit : pas un seul ne tombe à terre sans que votre Père le sache. Même ce qui ne vaut presque rien à nos yeux est connu de lui. Et vos cheveux sont tous comptés. Qui compte les cheveux de quelqu'un ? Seulement quelqu'un qui l'aime. Voilà la grâce, toute seule, sans rien à ajouter : nous ne sommes pas au Père ce que nous valons, mis nous valons ce qu'il nous aime.

Alors, de quoi avons-nous peur, et à qui faisons-nous confiance ce matin ?

Je voudrais, avec vous, regarder une peur qui, pour la plupart d'entre nous, n'est pas la nôtre, mais qui est devant nos yeux depuis plusieurs semaines. Vous avez vu les images. Des lycéens qui demandent plus d'enseignants, des classes moins chargées, des bâtiments en meilleur état. Des jeunes qui réclament, tout simplement, que l'école puisse faire ce pour quoi elle existe. Et à côté de cela, des poubelles qui brûlent, des vitrines brisées, des jeunes blessés, tout comme des policiers. Et on nous demande de choisir : d'un côté ceux qui cassent, de l'autre ceux qui frappent. Comme s'il fallait, forcément, être avec les uns ou avec les autres.

Je ne crois pas que ce soit la bonne question. Il y a des violences qu'on ne peut pas excuser, et il y a des demandes qu'on ne peut pas ignorer. Les deux sont vrais en même temps. Et si ce qui circule des deux côtés, c'était la peur ? La peur des jeunes pour leur avenir, la peur de ceux qui doivent tenir l'ordre, la peur de ceux qui vont en subir les conséquences (que ce soit des jeunes, des policiers, ou des commerçants), puis la peur de ceux qui regardent le désordre. Et la peur, toujours, fait faire des choses que le courage n'aurait pas faites.

Que nous disent les textes de ce matin ? Ouvrons le Deutéronome, au début de ce que nous avons lu : « Écoute, Israël. » Avant même de dire qui est Dieu, avant de commander d'aimer, le texte commence par un mot : écoute. Et quelques versets plus loin, il pense à la transmission : tu les répéteras à tes enfants. Mieux encore, un peu plus loin dans le chapitre, il prévoit que les enfants poseront des questions : « Quand ton fils te demandera demain : que signifient ces règles ? » Voilà un texte qui ne redoute pas la question des jeunes. Il la prévoit, il l'attend, il lui prépare une vraie réponse.

Nous sommes quelques dizaines ce matin, et nous n'avons sans doute pas de solution pour l'école de la République. Mais certains parmi nous ont passé leur vie à transmettre, et ils savent ce que nous apprend le Deutéronome : ce qu'on transmet n'est pas d'abord un savoir, c'est une confiance. Et on ne transmet pas la confiance à quelqu'un qu'on ne sait pas écouter.

Puis l'Évangile de ce matin, avec les Béatitudes, dit autre chose encore. « Heureux ceux qui ont faim et soif de justice. » Et quelques lignes plus bas : « Heureux les artisans de paix. » Regardez : les deux sont dans la même liste, sur la même page. Jésus ne demande jamais de choisir entre la justice et la paix. Il dit que Dieu les bénit ensemble. Voilà, il me semble, la manière d'échapper au faux choix qu'on nous tend : on ne trouve pas la paix en étouffant la demande de justice, ni la justice en abandonnant la paix.

Et c'est ici que je voudrais revenir au fondement. Paul, aux Corinthiens, écrit à une Église coupée en camps : « Moi, je suis de Paul. Moi, d'Apollos. Moi, de Céphas. » Et sa réponse ne consiste pas à choisir le bon camp. Elle consiste à rappeler que personne ne peut poser un autre fondement que celui qui est déjà posé, Jésus-Christ. Chaque fois que nous sommes tentés de former des camps, de nous demander

avec qui nous serons, il y a quelqu'un qui est là avant nous, sur lequel tout repose, et que nous n'avons pas choisi. Nous pouvons construire dessus, avec soin, avec attention, comme il le dit. Mais le fondement n'est pas à fabriquer.



Luther à Worms — tableau de Anton von Wener (1843-1915)

Je pense ensuite à Luther devant l'empereur, à Worms, en 1521, lorsqu'il dit : « Me voici, je ne puis autrement. » Nous l'imaginons souvent le dire avec beaucoup de force et de courage, pourtant, lors de la première audience, il a demandé un jour pour réfléchir et il tremblait. Le lendemain, il a dit que sa conscience était captive de la Parole de Dieu. Captive : le mot est étrange pour quelqu'un qu'on célèbre pour sa liberté. Mais c'est peut-être le secret de la liberté chrétienne : celui qui est tenu par la Parole n'est plus tenu par la peur, ni par l'empereur, ni par l'opinion. Il peut se tenir debout, sans être arrogant, parce qu'il n'est pas debout par lui-même. Luther n'est alors plus tenu par la peur, mais par Jésus Christ lui-même.

Voilà ce que nous fêtons ce matin. Pas un courage à imiter, mais un fondement à recevoir. Il est posé, nous ne l'avons pas posé. Alors, sans nous ranger derrière un camp, écoutons cette jeunesse qui demande à être entendue, et transmettons-lui autre chose que de la peur. Le fondement est posé. Jésus Christ est là, parmi nous. Ne craignez pas. Amen.

Pasteur Thierry Larcher